

Impressions de "première" : le Silence de la terre : 3 actes de Samuel Chevallier

Autor(en): **Molles, R. / Chevallier, Samuel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **80 (1953)**

Heft 10

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-228673>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Impressions de « première »

Le Silence de la Terre

3 actes de Samuel Chevallier

Après Morax, on pouvait craindre que le Théâtre du Jorat n'agonisât, frappé d'un « coup de soleil » mortel et que le prestigieux « passage d'une étoile »... de la danse n'éclipsât le feu de ses herses...

Avec le *Silence de la Terre*, on pouvait redouter qu'il ne passât de « mauvais quarts d'heure » et n'en fût réduit... au silence !

Dieu merci ! Samuel Chevallier lui a redonné, au contraire, une nouvelle raison d'être !

Lorsque l'auteur nous entretint de la conception de son œuvre, je sentis qu'elle avait été « portée » au plus intime de lui-même et que le drame, on pourrait dire sa tragédie de l'« orgueil terrien » — si les unités de temps, de lieu et d'action avaient été observées — l'avait profondément bouleversé. Aussi n'ai-je été dupe ni des mots « théâtre d'évasion » à la Morax opposés au « théâtre d'expression » à la Chevallier, ni de cette rupture avec la tradition de Mézières dont se targuait l'auteur avec la force d'un refus...

Evasion ! Expression ! Que Samuel Chevallier se rassure, les meilleurs moments de sa pièce, ceux de totale plénitude, ceux où l'on sentit ses personnages vivre et témoigner de la mesure de son talent de dramaturge furent précisément ceux où ils s'évadaient avec nous dans leur expression même : le syndic dans sa solitude, le fils dans sa révolte, la mère dans sa résignation dou-

loureuse, l'ami dans les arcanes de sa généreuse compréhension.

Des évadés, les personnages du *Silence de la Terre*. Hé oui ! parce que les uns et les autres s'essayaient à sortir de leur humaine prison en se dépassant sur le plan de l'art dramatique.

C'est sur ce plan-là que le drame nous pénétra de résonances qui ne trompent pas sur leur densité scénique.

Rupture avec la tradition de Mézières ?

Et j'entends celle — la seule valable — qui fait de cette scène à proscenium, fosse et bas-côtés architecturaux, une scène à la grecque répondant à l'appel de la *Vox populi* et servant de refuge au dieu de la fatalité...

Non pas !

Samuel Chevallier y est revenu, fût-ce inconsciemment et, avec lui, le grand metteur en scène Pierre Valde et ses admirables interprètes.

Qui n'a vu et entendu que les sommets les plus attachants à gravir de l'œuvre renouaient, dans leur ascension verbale, avec la tradition sous une forme nouvelle et que les moments où l'auteur s'y est refusé marquaient un lâchage de l'attention du public inhérent à tout fléchissement de l'action.

Ainsi peu avant l'allégresse du village et surtout au dénouement, face à l'ouverture sur le pays et qui fut sauvée de justesse malgré le refus d'abandon lyrique dont l'auteur a cru devoir le vider.

En revanche, le deuxième acte son-
nait plein d'un bout à l'autre.

Ces impressions, je les devais à l'au-
teur d'une œuvre dramatique existante,
ressortissant à l'art, qui fait parler
d'elle, témoignant ainsi de ses vertus
propres, de son ascendant théâtral, et
cela indépendamment d'une exception-
nelle interprétation.

Emouvante représentation où l'on
s'est repris à espérer beaucoup de Mé-
zières, foyer d'art romand et suisse.

* * *

Un syndic... dans le monde ! Ou tout
homme se devant de prêcher l'exemple
et qui ne se mesure plus au ciel, mais
à lui-même... Un syndic, Henri Agrey
(jamais ce nom ne m'agréera), idolâtre
de sa terre qui n'est que poussière au
point d'y dresser un autel sur lequel
il sacrifiera ami, femme, fille, fils,
belle-fille et petit-fils au nom d'un
faux et tyrannique attachement à son
bien terrestre. Aucun secours vrai de la
religion ! Un désintéressement de l'hu-
main au seul profit du « domaine »
érigé en dogme. Tel est le thème qui
va droit à la solitude et à sa conclu-
sion : le néant !

Et c'est à cette fatale solitude que
j'en eu, le rideau tombé ! Elle m'ap-
parut soudainement comme le point
culminant, transcendant de l'œuvre tra-
gique, celui qui poigne aux « tripes »
en même temps qu'à l'âme...

Pourquoi, dès lors, l'émouvant chœur
de Robert Mermoud *Il reste seul* s'éle-
va-t-il de la fosse à la fin du premier
acte, alors que la fille du syndic n'est
que malade, son fils présent et sa fem-
me point encore abattue... Trop vite !
avais-je l'envie de crier !

Oh ! comme on l'eut senti — perfo-
rant et enveloppant, ce chant, s'il était
monté au début du troisième acte,
avant l'arrivée de l'ami, cependant que
le syndic luttait contre lui-même du

fond de son désespoir. Comme il eut
soutenu et mieux amené la brutale ré-
demption finale.

C'est là que la tradition de Mézières
est difficile à satisfaire...

Voilà ce qui m'entraîne à penser qu'il
n'a manqué — ici ou là — au très puis-
sant drame populaire de Samuel Che-
vallier, pour atteindre à sa totale
intensité d'émotion, qu'un déplacement
vocal — ici ou là — une plus audible
expression d'un fait théâtral essentiel
comme celui, par exemple, de l'accident
dont faillit être victime le petit-fils
et dont le jeu eût gagné en force émo-
tive à être joué dans la fosse où une
barrière de bois marquait le passage
d'une rivière, et non derrière la scène.

* * *

Un mot encore du style. Le Théâtre
du Jorat en exige un, même si le ton
y est. René Morax l'avait trouvé dans
ce « vers blanc », phrasé sans transition,
et qui déconcertait si fort l'acteur à la
lecture de son rôle, mais l'aidait puis-
samment en scène, chacun de ces vers
révélant, à l'action, un dynamisme scé-
nique, une attitude, un geste propre-
ment théâtral.

Le style de S. Chevallier est direct,
dense, percutant, nourri de sincérité et
d'authenticité, certes, mais comme on
le voudrait plus soutenu dans sa den-
sité, même aux instants de détente ou
faute d'accent du terroir, il faut lui en
donner un, malgré tout.

On a dit tout ce qu'il y avait à dire
de l'interprétation : elle était sans ri-
vale dans son ensemble, exceptionnelle
dans les grandes figures, encore que
l'inoubliable syndic de Antoine Balpé-
tré nous paru — au moins à la « pre-
mière » — partir trop en... vaincu !
Cavadaski fut une Adèle intelligem-
ment campée, mater dolorosa des cam-
pagnes. Arrieu, un François lourd de
révolte accumulée et explosive, Raine,

un Bradens, l'ami sûr et d'une présence indispensable à l'action, Nanine Rousseau, une Elise Bradens faisant corps avec le village. Seule Françoise Morhange, dans le rôle de Yolande l'Algérienne, en dépit d'un talent délié et plein de ressources, nous est apparue terne. Peut-être cette impression n'était-elle due qu'à la volubilité, trop accentuée pour Mézières, de son jeu racé...

Il n'est pas un rôle de second plan qui n'ait été tenu dans le sens de la perfection et, j'ai personnellement été saisi d'émotion, lorsque les tenants de

ces rôles rompirent en apprenant la mort de la fille du syndic et gagnèrent la fosse, chacun selon le rythme intime de son personnage... Une grande réussite scénique au Théâtre du Jorat.

Quant aux décors : Raoul Domenjoz, le créateur, épaulé de Thoos, l'exécuteur, sont à féliciter singulièrement pour ceux du village et de l'abbaye.

Le Théâtre du Jorat cherchait un auteur dramatique. Il vient d'en révéler un. Qui ne s'en réjouira avec nous !

R. Molles.

Tous nos vœux... à « Fridolin »

Notre dévoué collaborateur, M. Heer-Dutoit, ancien juge et conseiller communal, qui signe, ici même, de son pseudonyme « Fridolin » tant d'articles intéressants en français et en patois, a fêté son 80^e anniversaire. Nous nous associons à tous les vœux qu'il a reçus à cette occasion en y ajoutant la reconnaissance que le Conteur, comme tous les amis du patois vaudois, lui doivent pour son dévouement et son affabilité indéfectible... Nous lui souhaitons de conserver cette précieuse santé qui nous vaut de le voir vaquer encore si alertement à ses quotidiennes besognes.

rms et J. B.

Café Restaurant de la Cloche



A la Cloche

Rien ne cloche !...

Car vins et mets de choix
Y sont aux goûts des bons vaudois !

Grand-Pont 8
Dir. Ernest Birbaum

A nos abonnés et lecteurs !

Vous savez tous que la publicité contribue à la vie du journal. Pour que le « Nouveau Conteur » soit toujours digne de son long passé,

FAVORISEZ NOS ANNONCIERS et surtout dites-leur bien que vous avez lu leur annonce dans le « Conteur ».

BIEN CONSEILLÉ

MUTUELLE
VAUDOISE ACCIDENTS

BIEN ASSURÉ

Tél. 22 61 21